

Christian SEIGNOBOS\*

## Les gaw du Cameroun, *de chasseurs à tradipraticiens*

### *Résumé*

Les gaw, chasseurs de métier, se recrutent parmi les Kanuri-Garmergu, les Mandara et les affranchis foulbéisés. Fortement structurés en guildes, ils ont maintenu jusque dans les années 1980 leurs activités de chasse. La raréfaction de la faune sauvage et le durcissement du contrôle des réserves les ont contraints à une reconversion. Leurs savoirs sur la faune et la flore les prédisposaient à devenir des collecteurs de remèdes et des prescripteurs de charmes.

Les gaw se réfèrent à leurs propres registres d'interventions. Toutefois, au niveau du marché des « médicaments indigènes », ils se voient concurrencés par certains groupes. Les gaw, tout en s'affirmant phytopraticiens s'orientent vers des manipulations occultes autrement plus rémunératrices et qui touchent une clientèle citadine. Après avoir longtemps été des opposants farouches au monde des religieux, les gaw s'associent aujourd'hui à des malloum ou du moins intègrent à leurs pratiques nombre de savoirs « maraboutiques ».

**Mots clefs :** Nord-Cameroun, chasse, gaw, tradipraticien, *Cissus quadrangularis*, géophytes, *Loranthus*.

### **The gaw of Cameroon, *from hunters to healers***

#### *Abstract*

The gaw, hunters by profession, are recruited from among Kanuri-Garmergu, Mandara and fulanized freedmen. Strongly structured in guilds, they keep on hunting until the eighties. Wildlife depletion and hardening of controls of the reserves force them to change their activities. Their knowledge of fauna and flora predisposed them to become collectors of remedies and prescribers of spells.

The gaw refer to their own registers of intervention. However, as far as the market of "indigenous medicines" are concerned, they have to compete with other groups. While they claim to be phytopraticians, the gaw are turning towards occult manipulations which are much more lucrative and reach a more urban clientele. Although they have been for a long time fierce opponents of the world of religious people, the gaw are now joining some *mallum* or, at least, integrate into their own practices a large body of "maraboutic" knowledge.

**Keywords :** North-Cameroon, hunting, gaw, healer, *Cissus quadrangularis*, geophytes, *Loranthus*.

---

\* Géographe, directeur de recherche émérite IRD.



### LES GAW, UNE VIEILLE GUILDE DE CHASSEURS KANURI

Chez les Kanuri, parmi toutes les communautés organisées autour de leur métier, celle des chasseurs passe pour la plus ancienne et la mieux structurée. Chasseurs à l'arc et au poison sagittaire, ils pratiquent l'affût à proximité des abreuvoirs ou des salines. Les gaw déterminent trois types de chasse : celle qui leur est propre : *gawaangal*<sup>1</sup>, celle dans les terriers avec toutes sortes d'armes et pratiquée par les musulmans : *loongal*, et le *diiwgal*, chasse collective avec des chiens, affaire des non musulmans. La « chasse au piège » *jommoowo* ~ *lohoowo* est décriée par les gaw qui accusent les « piègeurs » *lohoo'be* d'être des « voleurs de brousse ».

Les gaw se veulent différents des *haddad*, chasseurs à l'arc du Kanem ou au filet du Guera au Tchad. Les gaw aiment à se présenter comme l'aristocratie de la chasse.

#### *Organisation et recrutement des gaw du Diamaré*

La société des gaw est hiérarchisée. Des « patrons » *jaagor'do* ou *baaba lagaawal* (lit. père de l'arc) ont sous leur responsabilité des *burza*, « apprentis/disciples », encore appelés *suka* dans la Bénoué. La formation de l'apprenti peut durer de quelques années à une décennie. Il apprend le métier en suivant les chasseurs et en surveillant le campement de chasse. Il découpe les lanières de viande, les met à sécher ou à fumer pendant la saison des pluies. Lorsqu'il commencera à chasser, il remettra sa part de viande à son « patron ». Il ne peut parcourir seul la brousse car un chasseur sans *baaba lagaawal* est un « enfant illégitime » sans protection que la brousse tuera.

Le patron enseigne moins l'éthologie des animaux, la connaissance de leurs traces, les techniques d'approche... qu'un monde, celui de la brousse, qui n'est pas directement accessible aux sens du jeune « apprenti ». Le monde caché pourvu de cohérence englobe chacune des activités du chasseur et il conviendra pour lui de le maîtriser. Aussi le gaw se livrera-t-il sa vie durant à une incessante quête de charmes et de protections occultes. Les chasseurs ne peuvent aller en brousse que préparés « mystiquement » et c'est cette « mystique<sup>2</sup> » qui, à leurs yeux, représente l'essentiel, ce qui leur

<sup>1</sup> Tous les termes donnés dans le texte et non précisés sont en langue peule (fulfulde).

<sup>2</sup> Le terme de « mysticisme » fait partie des tentatives du français camerounais de sortir du vocabulaire habituel concernant les pratiques de magie/sorcellerie. S'agissant de personnes, les « mystiques » *anndu'be* détiennent « la connaissance de choses cachées » et n'endossent pas pour autant un statut purement négatif. Nous utiliserons « mystique » dans cette acception populaire.

fait dire que « tout chasseur est gaw, mais tout gaw n'est pas chasseur ».

Après une période probatoire, le patron parraine son apprenti pour qu'il entre dans la confrérie. La cérémonie se déroule au cours d'une fête annuelle à l'ouverture de la campagne de chasse, le *salala*. Les *salala*<sup>3</sup> les plus courus rassemblent des dizaines gaw. Certains, célèbres sont censés venir y faire la démonstration de leurs savoirs et réaliser quelques prodiges. Chants et danses se succèdent et on sacrifie un coq sur les faisceaux d'arcs rassemblés par les chasseurs autour d'un « piquet-autel » *dingale*.

A cette fête sont conviés les représentants d'autres guildes perçues comme apparentées, les « barbiers » et les forgerons. D'autres métiers s'y invitent, tailleurs ou pêcheurs qui viennent faire bénir leurs outillages, la chasse relevant du premier métier des hommes. Les barbiers sont issus des chasseurs et les deux métiers ne sont pas incompatibles. Si un chasseur cesse d'aller en brousse, il peut se reconverter en barbier circonciseur. Les barbiers kanuri sont les maîtres de la circoncision, pratique totalement païenne où les « religieux » malloum n'interviennent qu'à la fin pour une courte cérémonie d'entrée dans le monde adulte : le *nastiiri*. Jusqu'à aujourd'hui les gaw barbiers ont réussi à tenir les malloum à l'écart de leur monopole sur cette circoncision-initiation.

Les forgerons qui, bien évidemment, fournissent le fer des armes des chasseurs sont sollicités pour céder les résidus de forge qui entreront dans la composition du 'blindage'<sup>4</sup> des gaw. Lorsqu'à la suite d'un conflit entre gaw la chasse devient improductive et que « la brousse est fermée » *la'd'de ma'b'bi*, il reviendra au forgeron de « rouvrir la brousse » *ma'b'biitgo la'd'de* par quelques rituels.

On rappelle au cours des rituels lors des grandes fêtes annuelles l'éthique du chasseur, les règles qui encadrent son métier et régissent ses comportements à l'intérieur de la confrérie et envers les communautés villageoises.

Le patron livrera peu à peu à ses « apprentis » sa connaissance : principes de soins, charmes et filtres qui culminent avec des combinaisons de poudres au pouvoir supérieur : les *matapurum*. Ces mélanges complexes d'extraits de racines, d'écorces, de *Tapinanthus* se combinent avec des « bourgeons terminaux » *jiireehi* de certains arbres, de plantes rampantes et d'extrémités de cornes de gazelles avec des ajouts de « médicaments ». Les

<sup>3</sup> *Salala* désigne la fête, l'ensemble des rites de chasseurs et, partant, leur pouvoir. *Salala* se traduit par « communion » ou encore par « contrat ». Il s'agit pour un groupe de chasseurs de partager la croyance en la même protection, entraînant *de facto* une indéfectible entraide de ses membres.

<sup>4</sup> *'benndal* ou *'benndal 'banndu* est traduit dans le « Dictionnaire foulfouldé-français » de D. Noye (1989 : 54) par « Immunisation magique contre le mauvais sort ».

*matapurum* représentent la quintessence du savoir des gaw, ce sont là leurs ultimes secrets. La prise de ces *matapurum* intervient dans les grands rituels annuels et lors de l'intronisation de chefs des gaw<sup>5</sup>. Patrons et apprentis se doivent assistance mutuelle et le patron garde sa fonction à vie, seule sa mort émancipe ses apprentis. Certains d'entre eux pourront devenir patron et s'adjoindre, à leur tour, des apprentis. La demande émane le plus souvent des jeunes candidats chasseurs. Dans sa carrière, un patron enrôlera rarement plus d'une dizaine d'apprentis.

Il existe parmi les patrons des degrés de connaissances et de statuts. Lors des campagnes de chasse, les plus chevronnés prennent la tête – sous le titre de *kacalla*<sup>6</sup> – de plusieurs équipes pouvant compter une dizaine à une cinquantaine de chasseurs. Il existe encore un niveau supérieur de chefs de chasseurs, en kanuri *mey kirmina* ou *kaygamma*, qui ont acheté leur charge auprès des « chefs de cantons peuls » *lamibe*. Ils demeurent généralement dans un des villages d'attache de chasseurs où ils rendent justice.

#### *Code et morale des gaw*

Dans le Diamaré, une majorité de gaw, en tous cas les plus renommés, revendiquent une origine kanuri<sup>7</sup>. Il s'agit en fait pour l'essentiel de Gamergu, une ethnie de la partie méridionale du Bornou. Le recrutement s'effectue en principe exclusivement auprès des musulmans. Mis à part les Gamergu, les Mandara et les Kotoko, dans l'orbite du royaume du Bornou, les autres musulmans appartiennent à des communautés bien particulières. Il s'agit, dans le Diamaré, de foubéïsés, d'affranchis peuls<sup>8</sup> comme les

<sup>5</sup> Nous ne donnerons qu'un exemple de prise de *matapurum* au cours d'un *salala* au village de Ngaba (vers 1985) en l'honneur d'un grand hippotrague (un des derniers) abattu. Cette fête qui réunissait 54 chasseurs de la région fut consacrée à l'animal avec "chants et danse du *kooba*". On rappela aussi la geste de quelques mythiques chasseurs. Les cinq *kacalla* présents – dont notre informateur Gaw Bello Sali – intégrèrent leurs *matapurum* à la préparation d'une bouillie de riz sauvage qui fut « mangée avec les dents » (il s'agit là d'une manducation particulière des gaw). Le plus âgé aspergea ensuite l'assemblée avec la queue de l'hippotrague qui avait trempé dans une macération de poudres de guis apportées par chacun des participants. Ce rite fut immédiatement suivi d'un festin où, là encore, certains gaw échangèrent des *matapurum* de second ordre, absorbés avec du thé. Puis le *kacalla* le plus ancien déclara clos le *salala* et bénit leur dispersion.

<sup>6</sup> Titre pour désigner un « chef de convoi » chez les âniers et les chasseurs.

<sup>7</sup> Tout le vocabulaire relatif à la chasse est présumé kanuri (?) : *burza* « apprenti », *gusi* « campement de chasse », *dii'dka* « fosse du chasseur », *munamuna* « agachon », *saagum* « rituel à la mort de l'animal », *kabula* « gibier trouvé en brousse, abattu par d'autres chasseurs », *pilele* « bonnet »... Les animaux chassés sont désignés en kanuri et la plupart des « chants des chasseurs » *gimol je kirmina* emprunteraient la langue kanuri.

<sup>8</sup> Le *gawku* s'oppose au *pulaaku* « code de conduite peul », si bien que les "véritables Peuls" ne s'enrôlent pas chez les gaw : "Le chasseur n'éprouve pas la « honte » *kirmina semtata*", vertu cardinale du *pulaaku*. Il consomme des nourritures haram.

Taadindu (d'origine zumaya), ou encore de Giziga et des Musgum récemment islamisés<sup>9</sup>. Un « païen » *kaa'do* ne saurait être recruté<sup>10</sup>... non plus qu'un malloum.

Paradoxalement, s'il convient d'être musulman, il est particulièrement malvenu d'être un religieux. L'éthique des *gaw* s'est construite contre le savoir venant des villes, appuyé sur l'islam qui sensément s'oppose aux savoirs anciens hérités et issus, eux, de la brousse. On retrouve également cette opposition chez les chasseurs de l'Afrique de l'Ouest, notamment les Dozo du Mandé<sup>11</sup>.

Dans le « code des chasseurs » *gawku*, un *gaw* ne peut épouser la fille d'un malloum. Les *gaw* ne jurent pas sur le Coran, mais au nom du *salala* ou encore sur le piquet-autel où s'entassent les armes. Le serment se fait plus généralement sur la sandale du chasseur, auparavant en « peau d'hippocrate » *guruje kooba* qui est alors brandie. On dit : « la sandale est leur Coran » *pa'de bana deftere*. Lorsqu'un *gaw* récite ses « formules incantatoires » *kabulu*, on traduit : « il récite ses « versets » *aayaaji* ».

Au cours des fêtes, certaines danses expriment avec véhémence cette haine du malloum. Les chasseurs en grand arroi avec leurs carquois d'apparat martèlent le sol en scandant « Dieu sauve le chasseur et tue le malloum » (observé pendant un rituel à Joundé en 1993). *Gaw* et malloum ne partagent que le refus d'un autre savoir, celui de l'école.

La morale des *gaw* reste fondée sur l'obligation de partage qui s'applique lors des campagnes de chasse. Une femme unique est conseillée. On n'épouse pas la femme, même divorcée, d'un autre *gaw*. En revanche, les *gaw* pratiquent entre eux une forme de lévirat ; ils s'enterrent entre eux et entretiennent une justice interne, avec ses rites, ses degrés de punition et d'ostracisme.

Le discours irénique 'officiel' que tiennent les *gaw* sur l'harmonie qui règne parmi eux masque mal l'angoisse du conflit pour des gens constamment armés et tous fabricants de charmes et potions diverses.

Les histoires de chasseurs relèvent de deux répertoires : les hagiographies épiques des grands chasseurs, empreintes de merveilleux, et les leçons de morale à travers des récits souvent minutieusement documentés, de chasseurs qui ayant dérogé au *gawku* ont été punis. Ils

<sup>9</sup> Des *gaw* kanuri de Balda, *gaw* Goni et *gaw* Mayna Gingley sont crédités d'avoir introduit le *gawku* chez les Musgum en recrutant à la fin des années 1930 des « apprentis » parmi les jeunes Musgum islamisés. Les Musgum n'auraient pas connu l'arc auparavant.

<sup>10</sup> Avec le tarissement des recrutements « d'apprentis » ces deux dernières décennies, on voit apparaître des *burza* giziga qui ne sont pas musulmans et n'aspirent pas à l'être.

<sup>11</sup> Le *gawku* comme le *dozoya* de l'Afrique de l'Ouest va au delà de l'ethnie pour ceux qui y adhèrent. Une comparaison des deux serait riche d'enseignement. Il en irait de même avec les *gow* du Niger et jusqu'aux *gaou* de l'est du Mali, dans la région de Bara.

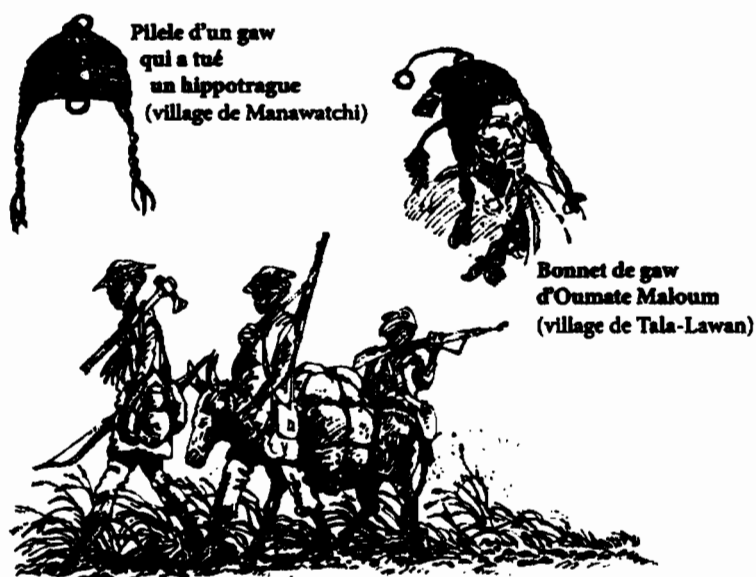
commencent le plus souvent par : « la faute du gaw untel... ».

Les villages des gaw s'égrènent sur toute la périphérie occidentale des grands yayrés (cf. carte 1), immense plaine d'inondation du Logone qui fut leur territoire de chasse à partir du début du XX<sup>e</sup> siècle. Les plus anciens se situent en retrait : à Adiya, Walassa, Dogba, Mémé, Doubel, Ibba, Massourdouba, Mogom... Ceux plus proches des yayrés déterminent une seconde couronne : Balda, Fadéré, Méhé, Joundé, Waza... Les gaw vivent généralement dans des quartiers séparés, mais certains villages ont pu être exclusivement peuplés de gaw comme Adiya.

### *Le rayonnement du gawku*

Le Kanem-Bornu est le plus ancien royaume musulman d'Afrique et sa dynastie, celle des Sefuwa, a connu une longévité jamais égalée (VIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle). Le Bornu a inspiré aux différents états du circum tchadien les normes de gouvernement, la titulature de notables, les arts de la guerre, les modes de conduites en cités, une structuration des différents métiers, l'enseignement religieux enfin.

### Gaw traditionnels du Diamaré



Grâce à son organisation militaire et à ses caravanes de marchands, le

Bornou a dominé de vastes espaces. Toutefois, sur les marges de l'œkoumène kanuri, ce sont les gaw qui pénétrèrent plus avant dans les contrées inconnues. Ils revenaient de ces campagnes de chasse lointaines avec des pointes d'éléphant et des esclaves. Ils s'impliquaient souvent dans les conflits locaux tout en contractant des alliances matrimoniales.

Les guildes des gaw kanuri ont influencé nombre d'autres groupes. On les retrouve, avec quelques divergences, chez les Kotoko<sup>12</sup>, les Mandara et dans tout le monde peul du Diamaré à la Bénoué<sup>13</sup>.

Dans la Bénoué, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les gaw étaient des kanuriphones. Au début de la période coloniale, les villages de serfs ont été vidés par la libération des esclaves, mais ces affranchis officiels privés de la tutelle de leurs maîtres se trouvaient écartés de l'accès à la terre. Ils furent alors nombreux à s'organiser en groupes de chasseurs reprenant les attributs des gaw pour aller vivre plus au sud, de la faune innombrable des vallées du Faro, du Déo et celle du revers méridional de l'Adamaoua.

Une partie du *gawku* a récemment été reprise par les Mbororo de RCA. Les archers 'blindés' de la lutte anti Zargina (coupeurs de route) comme les Wodaa'be sont allés se ressourcer au Damaturu et au Bornou. Les archers mbororo n'ont toutefois pas repris le compagnonnage « patron/apprenti ». Le recrutement s'est effectué par proximité familiale, mais leur préparation occulte a toujours recours aux incontournables *matapurum* associés aux rogations de « religieux peuls » *moddibbe*. (C. Seignobos 2008 : 120,121).

#### DE CHASSEURS A BRACONNIERS, LES GAW HORS LA LOI

La haute époque coloniale a représenté l'âge d'or des gaw, « la belle vie » *dunnya welndu*. La paix coloniale avait ouvert de vastes espaces. Ils se sont alors répandus sur le grand yayré (Cameroun) et sur les yayrés du Ba Illi nord (Tchad). Avant le départ en campagnes de chasse, ils sollicitaient leurs autorisations auprès des chefs de subdivision de Kaélé, Maroua et Mora. Ils engageaient la campagne en janvier, février, après la récolte des sorghos repiqués, pour revenir en juin, avant les pluies. Ils rentraient avec

<sup>12</sup> Chez les Kotoko d' Afadé, par exemple, les chasseurs *ngaru sla daji* (lit. esclave de l'arc) animent des fêtes comparables à celle des gaw : *ngumuri sla salala*, avec les mêmes musiques de « mandolines à deux cordes » *garayya* et la même utilisation de *mataprem*. Ils semblent, en revanche, avoir emprunté aux Mboo'en peuls leur rôle de poètes satiriques dénonçant ici les maux de la société kotoko.

<sup>13</sup> On retrouve toujours l'arc à double courbure et le « poison » *dajje* ou *tooke* fabriqué à base de graines de *Strophantus sarmentosus*, *gawri dajje* et d'un additif *maada*, poudre de compositions variées (venins, piment, tabac noir...) pour le renforcer. L'excipient, qui permet de protéger le principe actif, est essentiellement du latex d'Euphorbiaceae. Quant à l'« antidote » *yewor* que porte toujours sur lui le *kacalla*, une seule certitude, il inclut de la gomme de *Boswellia dalzielii*.

des caravanes d'ânes chargés de ballots de lanières de viande séchée.

### *La fin de la chasse*

Les gaw décrivent avec nostalgie leurs ultimes campagnes de chasse dans la région du Ba Illi jusque dans la décennie 1960, avant les premiers soubresauts guerriers que va connaître le Tchad. Les populations locales kotoko ne possédant ni l'arc, ni les fusils de traite, les bandes de gaw de Joundé, Adiya, Ginadji, Dargala... passaient par centaines le Logone. Ils s'acquittaient sur place d'une 'taxe' auprès des autorités kotoko de Logone-Gana, Douvoul, Gofa ou encore Holom et se partageaient les biefs du Ba illi encore en eau.

Mais à la fin des années 1950, la faune se fait moins abondante et plus méfiante et il convient de l'approcher avec des leurres comme le *saagumwal*<sup>14</sup>. On délaisse l'arc pour le « fusil de traite » *gurlum, adaka* venu du pays hausa via le Bornou. Avec cette arme, l'animal blessé a les os brisés, ce qui évite les incertaines poursuites de l'animal atteint par du poison sagittaire. La lampe torche fait également son apparition, ce qui va initier une nouvelle chasse, nocturne celle-là<sup>15</sup>.

Lorsque, dans les années 1950, l'administration décide de protéger les réserves de faune délimitées depuis la décennie 1930 : Waza, Kalamaloué, Kalfou... la faune est très sensiblement en recul. L'accentuation des contrôles par les représentants des Eaux et Forêts n'empêchera pas les communautés de chasseurs de faire pression sur la grande réserve de Waza qui dès lors concentre le plus de gibiers.

Les gaw sont très prolixes à propos de la fin de leur monde, le « métier de l'arc est fini » *sanaa'a lagaawal timmi*. Ils en recherchent les causes. Selon les plus âgés, « les chasseurs d'aujourd'hui détournent le *salala* » *gaw'en jey jotta don luuta salala* ; « certains ne respectent pas l'autorité du kaygamma » *wo'd'be ndokkata kaygamma mun balawal*<sup>16</sup> ; « d'autres encore après avoir abattu un animal se cachent » *wo'd'be feere boo to pi'di cuu'do*, sous entendu ils se dérobent pour ne pas devoir partager. Il n'y aurait donc plus ni discipline, ni solidarité entre chasseurs. Les vieux gaw

<sup>14</sup> Le *saagumwal* est une pratique de chasse venue de l'Ouest initiée dès la fin des années 1930, mais vulgarisée dans la décennie 1950, puis abandonnée peu après. Une tête de « grand kalao » *gurututtuwal* est accrochée au front du chasseur, couvert lui-même d'un tissu noir, et qui, à genoux, imite la démarche du grand oiseau, l'arc à la main.

<sup>15</sup> La lampe de poche a favorisé une chasse en pirogue aux sauriens. Grâce à cette chasse impitoyable, certains Alhadji ont fait fortune dans les années 1950, à l'image de Bako, ancien maire de Garoua. Il recrutait des dizaines de gaw, chasseurs et/ou rabatteurs, écumant les cours de la Bénoué, du Mayo-Kebbi et du Logone. Il commercialisait annuellement de 50 à 60 000 peaux.

<sup>16</sup> *Balawal* est la patte du gibier qui doit être cédée au *kaygamma*.

en plein misonéisme n'arrivent pas à faire le deuil de la brousse : « Les choses de la brousse sont finies » *kuuje la'd'de timmi* répètent-ils à l'envi.

Les chasseurs déplorent enfin que leur métier ait inversé sa pratique et commence par la fin en livrant les « choses cachées ». L'apprenti ne passe plus par le long apprentissage qui permettait d'y accéder et d'en faire bon usage. Dans le passé, le capital relationnel accumulé par un *gaw* allait rarement à son fils. Ce dernier se devait de tisser à son tour ses propres alliances. Aujourd'hui cet enseignement se trouverait confisqué par les familles au profit de leurs seuls fils. Or, ce non partage du savoir est attentatoire à l'essence même du *gawku*.

Tous accusent naturellement les fusils de faire fuir les animaux, ils en rendent également responsables les cultivateurs, qui accroissent sans cesse leurs emblavures, et les éleveurs qui investissent les sanctuaires de la faune... Mais ils incriminent plus encore la religion qui, ayant progressé dans la société, paralyserait le « pouvoir des *gaw* » *gawdangal* qui ne peut s'exercer comme avant à l'encontre des délinquants, ceux qui aujourd'hui chassent seuls en brousse avec des fusils de la ville.

C'est tout l'univers des *gaw* qui s'effondre. Ceux qui détenaient la mémoire des confréries, spécialisés dans l'éloge *wamnbaa'be* et la musique de *garayya* sont aujourd'hui peu nombreux. On les remarquait à la touffe de cheveux (*tuturu*) ostensiblement laissée sur la tête comme pour les enfants incirconcis. De même les danses licencieuses de défoulement des *gaw* ont été délaissées lors des fêtes, de moins en moins nombreuses et fastueuses.

### *Les reconversions des gaw du Cameroun*

Lors de la création des réserves de faune<sup>17</sup> les *gaw* sont écartés de leur gestion alors que, durant des décennies, ils fournissaient des contingents de pisteurs auprès des chasseurs expatriés. Le chef de l'inspection des chasses du Nord dans les années 1951-1965, P. Flizot, veut des spécialistes de la faune passés par la scolarisation<sup>18</sup>. Il refuse de reprendre à son compte le choix que 20 ans auparavant A. Dauzats, responsable de l'Élevage du Nord, avait effectué en reconnaissant le savoir des « notables représentants des éleveurs » *sarkin saanu* au sein de chaque lamidat peul. A. Dauzats en avait fait des adjoints des services de l'Élevage dont le rôle ne fut jamais remis en cause.

En écartant ou en ignorant les « notables de la chasse » *sarkin baaka* ou *mey gaw'en* dans ces mêmes lamidats, on entrait dans un demi siècle de

<sup>17</sup> Appelées *suraande* par les *gaw*, du nom des réserves de paille protégées pour servir avant les pluies à couvrir les toitures des habitations.

<sup>18</sup> Nous disposons malheureusement de très peu de rapports de cette période.

braconnage. Les gaw furent arrêtés, emprisonnés par dizaines sans que ces mesures ne fassent reculer le braconnage.

Mais dans les années 1980, une fois la faune décimée, les gaw se trouvaient devant une obligation de reconversion. Bien que braconniers et hors la loi, ils furent recrutés dans les milices d'autodéfense dites « comités de vigilance » au service des pouvoirs traditionnels. A la fin des années 1980, les *lamibe*, dans le Diamaré comme dans la Bénoué, s'entourent de chasseurs, sous la conduite de notables, chefs des chasseurs. Armés d'arcs, de fusils de traite, ils comptent sur leur « blindage » dissuasif pour faire échec aux coupeurs de route (C. Seignobos et *al.*, 2000, pp.49-53). On en compte 50 à 70 par lamidat. Ils interviennent pour escorter les convois de commerçants sur les marchés hebdomadaires de Bibémi, Touroua, Tchéboa, Demsa, Petté, Fadéré... et reçoivent pour cela quelques émoluments. Inscrits à la brigade ou à la sous-préfecture, les gaw peuvent être également requis auprès des forces de l'ordre comme éclaireurs. Ces milices, tolérées par l'administration centrale, vont fleurir dans les décennies 1990 et 2000 avant que le BIR (Bataillon d'intervention rapide) créé en 2001 ne prenne une dimension nationale.

Privés de production de viande séchée, et autres graisses, tendons, musc, bile, peaux, dents, cornes pour les phylactères... les gaw doivent se contenter de ce qui se collecte en brousse sous forme végétale : racines, écorces, loranthus et autres simples.

L'acquis des remèdes de protection qui les font échapper aux envoûtements et aux attaques de l'esprit des animaux abattus et de tous les esprits du monde parallèle de la brousse va survivre à la disparition du gibier. Dans les années 1980, cet ensemble de connaissances tombe à point nommé pour répondre à la fois à une demande accrue de protections occultes et à un retour vers des formes de phytothérapie devant le coût et l'inefficacité de certaines médications des systèmes de santé formel. Ce sera là la véritable reconversion des gaw.

#### *La reconversion des gaw en tradipraticiens*

Les gaw étaient sollicités pour des soins particuliers où leurs compétences ne souffraient aucune contestation. Toutefois, chaque gaw pouvait prétendre à des connaissances particulières sur bien d'autres maladies.

#### **Le registre de soins propres aux gaw**

Ils utilisaient des graisses animales pour fabriquer des onguents divers pour soigner les fractures et les rhumatismes, mais ils soignaient également des formes de folie-possession.

On avait surtout recours aux gaw pour lutter contre l'impuissance des hommes et l'infertilité des femmes ainsi que pour favoriser la bonne venue du lait pour les parturientes. Ces domaines ont longtemps constitué leurs fonds de commerce. Mais les gaw tout comme les barbiers se voyaient également sollicités pour des pratiques de soins mineurs mais réclamant toutefois une intervention. Ils pratiquaient ainsi des scarifications sur le ventre (*piitoyel*), posaient des ventouses de cornes de chèvre (*fuuli*) et traitaient des maladies des enfants, comme celle de la luette par exemple (*ngel-daande*)...

La pratique des soins imposait néanmoins certains codes. Aucune avance (*'disdi*) ne pouvait être réclamée pour les soins ; ce n'est qu'après guérison que le patient donnera du petit bétail ou des mesures de mil. Si, en revanche, il ne s'acquitte pas de son dû, le gaw reprend le même « médicament », le met dans l'eau et verse le tout sur une fourmilière de Messor sp. ou le brûle sur un foyer. Ce geste provoque sans délai une rechute du patient. En effet, le pouvoir thérapeutique des gaw reste fondé sur la crainte qu'ils inspirent.

Sur un corpus d'une trentaine de gaw du Diamaré<sup>19</sup>, la demande émanant des sollicitations de leur clientèle fait ressortir une catégorie de soins qui leur reste propre :

- 32% : désenvoûtements, « mauvais sorts » *siiri* ou « blindages »,
- 16% : fécondité des femmes, impuissance des hommes (relevant partiellement des « mauvais sorts »,
- 14% : formes de « folie » *sey'dan* en général, « épilepsie » *pa'd'de* et « possession » *ginnawol*,
- 7% : contre le « mauvais lait » *mulla* ou pour provoquer des montées de lait,
- 7% : maladies oculaires,
- 6% : « fièvres » diverses *pa'b'booje*,
- 6% : rhumatismes, « goutte » *pewuri*, terme en relation avec le « froid » *pewol*,
- 3% : hernies,

<sup>19</sup> Village de Mémé : Dahirou Shitima Shetene, Sali Galadi, Gaw Sajo, Lougoumana Mahamat ; village de Yale-Yalta : Isma Sali ; village de Tala-Lawan, Bouba Haman, Ousmana Greng ; village de Waza : Mohamad Said ; village de Toundourmi : Gaw Hamadou Adama ; v. de Balda : Kamsulum Karagama ; v. de Takayé : Mal Abdou ; v. de Djédjébé : Ousmana Moussa ; v. de Dogba : Kacalla Oumar ; v. de Djoundé (Dihodé) : Sali Galadji, Adama Oumate ; v. d'Afadé : Adji Amidou ; v. de Papata : Gaw Bello ; v. d'Adiya : Mohaman Songolo, Abba Gombo, Kacalla Abba Adji ; v. de Massourdouba : Kacalla Malloom ; v. de Méhé : Haman Argoum ; v. de Kidjémi : Gaw Garga Sadou, Hamadou Oumarou, Bello Sali ; v. de Hodango-Kourbi : Gaw Jamaa Bouba ; v. de Bama (Nigeria) : Mey Bintu Mele (...).

8% de divers qui vont des « maladies de peau » *nyanyare* aux « diarrhées chroniques » *doggere* en passant par la rage ou encore des maux provoqués par certains insectes comme le « fourmilion » *kurkutu*, qui attaque le sexe de l'homme ou de la femme.

Une partie de ces savoirs se partage avec le fond thérapeuto-rituel des villageois, même si les *gaw* se plaignent de se voir déposséder par les non chasseurs. Les *gaw* soignent à partir de simples, d'écorces, de racines et de loranthacées de la brousse et aussi à partir des plantes médicinales de leurs propres jardins, mêlant le plus souvent les deux.

### Les jardins des *gaw*

Ces jardins sont pour l'essentiel composés de *gaadal* (pl. : *gaade*), appellation générique pour « médicament indigène », encore qu'elle s'applique plus à des « géophytes à bulbes » *gaadal tigneerewal* (lit. de l'oignon), des Amaryllidaceae de type *Crinum*. Egalement synonyme le *gaadal ceemba* (lit. qui grimpe) est une Ampelidaceae, le *Cissus quadrangularis*<sup>20</sup>. On rencontre également une liliaceae comme « *Aloe buettneri* » *niye norwa* (lit. dents de crocodile).

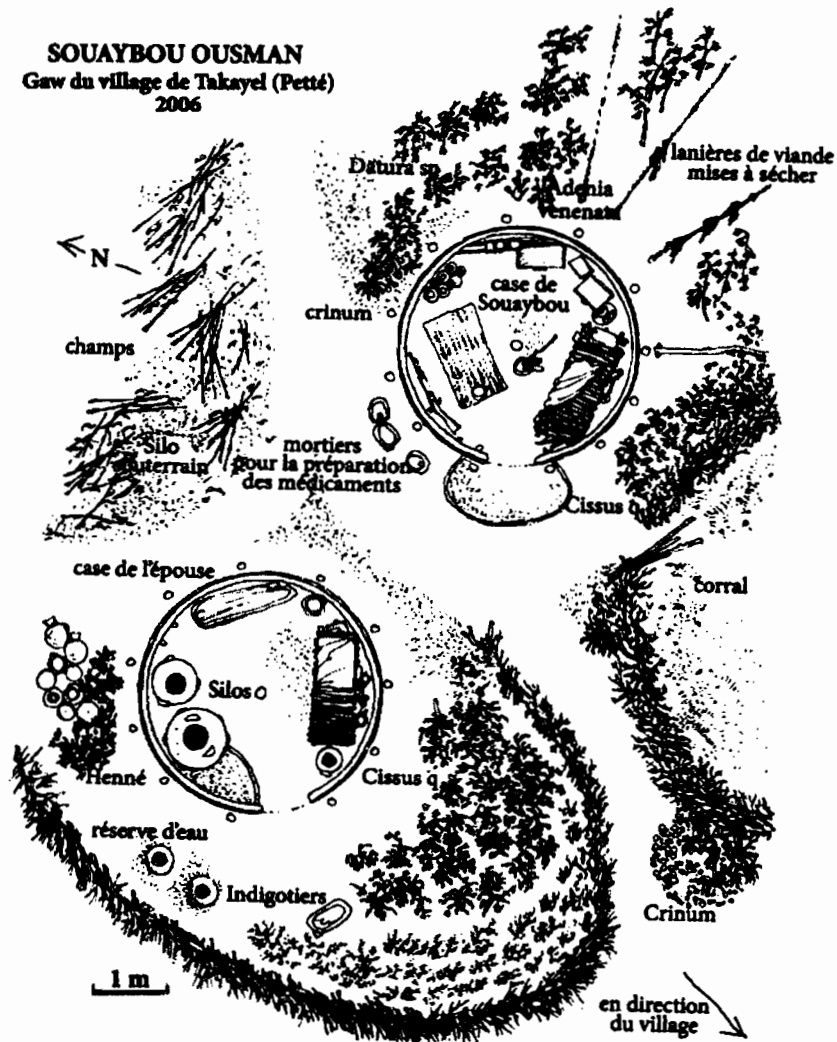
Les *Crinum* cf. *sanderianum* sont taillés et on prend soin d'arroser leurs bulbes lors de périodes de sécheresse. Il en va de même des *Cissus* que l'on dispose parfois sur des supports de pierres. Le *Cissus quadrangularis* est la plante médicamenteuse la plus développée, dans les sociétés musulmanes comme dans les sociétés païennes. Ici les héritages cognitifs se recourent. Leur surabondance dans les concessions signe une originalité de cette partie de l'Afrique. Entretien depuis plusieurs générations, les « *Crinum* » *gaade lekki* se présentent comme des plantes cultivées d'aspect quelque peu différent de celui des « oignons sauvages » *gaade sangalde* (lit. oignons du porc épic) appelés par ailleurs en français « lys de brousse ». Les *Cissus* eux-mêmes ont des segments plus charnus et des coloris inhabituels chez les sauvages. Ils sont pourtant issus de *Cissus* qui en brousse empruntent des tuteurs arborés<sup>21</sup>.

Le *Cissus quadrangularis* et le *Crinum* se trouvent parmi les rares plantes apparemment sans qualités, consommées ni par l'homme, ni par l'animal, au point d'être suspectées d'en cacher d'exorbitantes dans des

<sup>20</sup> Partout *Cissus* et *Crinum* sont présentés comme un tout. Ce sont les *gaade* des Peuls et foubésés, les *mada* des Mandara, les *tayna* des Masa et Gizey, les *matay* des Giziga et des Mofu... F. Dumas-Champion (1997 : 346) suggère que des recherches physico-chimiques systématiques soient entreprises sur ces plantes et que leur rôle symbolique soit également pris en compte.

<sup>21</sup> Les *Cissus* grimpent sur les tamariniers qui marquent une prédilection pour les termitières mortes. Termitière et tamarinier sont réputés être en lien avec les esprits. Quant au tamarin, il demeure l'excipient ou l'adjuvant majeur de la pharmacopée musulmane du Diamaré.

rôles ambivalents de protection et de nuisance.



Le *Cissus* se débite en fragments coupés au niveau du nœud. Légèrement aqueux, il se conserve un certain temps avant d'être bouturé. Sans goût il peut être croqué, broyé et mélangé à différentes poudres ou solutions. Son léger mucilage servira de fond de sauce médicamenteuse. Celui-ci, ainsi que les bulbes de *Crinum*<sup>22</sup>, tout aussi neutres, représentent le

<sup>22</sup> On retrouve ces mêmes géophytes « *Crinum natans* » *gaade keeri* (de *keerol* « limite »)

medium le plus accompli pour véhiculer des pouvoirs occultes ou accompagner de simples thérapies.

A. Chevalier (1913 : 64) avait déjà rencontré ce *Cissus* lors de son périple en Afrique centrale en 1903 en Oubangui et au Tchad : “planté” dans les villages tounias, à Korbol, à Iro et au nord du Baguirmi. Il faisait remarquer (1937 : 99) que “la plupart des plantes cultivées ont plutôt des vertus magiques que des propriétés thérapeutiques”. Mais le distinguo n’est jamais explicite, tel *Cissus* de gaw sera favorable à la lactation des femmes<sup>23</sup>, alors qu’un autre soignera la gonococcie et qu’un autre encore protégera des envoûtements.

Les gaw affirment avoir été à l’origine de ces jardins de *Cissus* car eux seuls avaient la faculté de les déceler en brousse. Avertis par leur prescience, ils pouvaient suivre un daman ici, un épervier là, soignant leurs petits avec tel *ceemba* et observer ainsi leur utilisation. La découverte de ces *Cissus* pouvait également emprunter la voie onirique.

Les jardins de plantes médicamenteuses manifestent un plus fort développement chez les gaw âgés car ils prennent le relais des campagnes de chasse en termes de revenus. Ces jardins présentent une avant-cour avec, à côté des *Cissus* et des *Crinum* toutes sortes de plantes, « indigotiers » *alumhi*, « ricins » *kolkolaahi*, « henné » *nalli*, « *Abrus precatorius* » *beldamhi* (lit. être agréable) semé près des réserves d’eau et qui grimpe sur les auvents. La décoction de ses feuilles porterait « chance » *hayru*, mais ses graines sont un poison. A l’arrière de la concession se côtoient bien d’autres plantes : *Amorphophalus aphyllus*, *Adenia venenata*, *Datura stramonium*...

Pour une dizaine de gaw kanuri, mandara et foubésés, nous avons relevé les principales destinations des *gaade* autres que ceux relevant d’un appui à la pharmacopée :

*gadal mayaba* : pour séduire, être apprécié, aimé, viser juste avec l’arc ou le fusil,

---

chez les foubésés, les Mandara, les montagnards descendus en plaine. Placés en limite ou en cornière des champs, ils protègent les récoltes contre les voleurs, empêchent la fuite de la fertilité de la parcelle ou encore matérialisent une limite menacée.

<sup>23</sup> C. Kieffer, qui fut de 1930 à 1941 (?), “conducteur des travaux d’agriculture” à Maroua, sorte de proto agronome de l’époque coloniale, apprend au cours de ses tournées qu’une plante serait un bon médicament pour stimuler les montées de lait chez les jeunes accouchées. Il envoie un échantillon à M. Ferré, pharmacien commandant des troupes coloniales à Douala. Ce dernier le fait parvenir en France sous l’étiquette “tsembal”. Nous avons retrouvé dans les archives de la sous-préfecture de Maroua la réponse en date du 8 mai 1932 du Pr. Jumelle et d’A. Chevalier : “Plante voisine de la vigne dite “vigne de Bakel”, ce *tsembal* est le *Cissus quadrangularis* linn., Ampelidacée”. Une analyse chimique a été réalisée d’où il ressort que les “propriétés galactogènes seraient bien dues au mucilage et à la chaux (à l’état d’oxalate dans la plante)”. L. Salasc (1944 : 3,4) présente encore le *Cissus*, “*gadal kosam*” chez les Peuls et “*gadal tchembal*” chez les Dowayo de Poli comme médication stimulant la lactation.

*gaadal ngorgaaku* : pour la 'puissance sexuelle de l'homme',  
*gaadal reeni-hoore* : pour des protections occultes,  
*gaadal gursaaaje* (lit. thaler) : pour l'enrichissement,  
*gaadal barima'en* (lit. cultivateurs) : pour la bonne venue des cultures  
 et la protection des semences.

Certains *gaade* ne sauraient être divulgués sous peine de dissiper leur efficacité. Certains *ceemba* jugés trop dangereux sont sortis du jardin pour être confiés à la protection d'un arbre de brousse, généralement un tamarinier.

Parmi tous ces *gaade*, aucun n'a une véritable efficacité biologique ni pour donner du lait, ni comme emplâtres pour les fractures, ni même pour soigner les lumbagos... aller dans cette direction serait faire fausse route. Le *gaadal* est non seulement un medium pour des pouvoirs multiples et variés, mais un support des relations sociales. Les jardins des chasseurs mandara (*matseme*) présentent la même composition de « *Cissus* » *manda juw* et de « géophytes » *manda albasere*. Une visite de six de ces jardins dans la région de Mémé révèle les proportions suivantes : 52% ont été hérités dans la mouvance familiale proche<sup>24</sup>, 28% ont été échangés entre *matseme* partageant les mêmes rituels, 10% avec des gens de l'extérieur et 10% seraient achetés<sup>25</sup>.

Le jardin de *gaade* d'un vieux *gaw* porte témoignage de son passé, de ses relations sociales, de ses envies, de ses angoisses et de 'la demande sociale'. Par ailleurs, chaque pied de *Cissus* possède son histoire : hérité, échangé, acheté, volé... Il existe une constante circulation des médicaments indigènes au sein des cercles familiaux, des confréries de chasseurs, mais pas seulement. Le don d'un *Cissus* représente une marque de confiance, un geste d'alliance, en général des aînés aux cadets. Un vieux *gaw* remercie un jeune et s'attache son amitié par le don d'un *gaadal* qui devra être remplacé en cas de perte. Avant sa mort, un *gaw* partage sa richesse en *gaade* entre ses apprentis et ses fils, en stipulant leurs usages respectifs. Une concession abandonnée, sans héritiers, devient un lieu répulsif à cause des géophytes à bulbes dont on ignore les pouvoirs.

<sup>24</sup> On retrouve cette même présence chez les non musulmans, comme les Giziga avec les *matay tami* « oignons » et *matay ma'bul* « *Cissus* ». Ici encore on enregistre une dominante de *matay* hérités.

<sup>25</sup> Nos enquêtes révèlent qu'une forte proportion de médicaments indigènes échangés intéresse le *ngorgaaku* et une majorité achetés concerne la protection contre différents types de serpents.

### Les « médicaments » de brousse

La brousse va fournir des ingrédients qui pourront être associés à la production des jardins de médicaments indigènes. Les gaw cueillent leurs médicaments<sup>26</sup> en brousse, accompagnés de leurs apprentis : écorces, libers, racines aux principes actifs plus concentrés et divers épiphytes de type *Loranthus*, « *Tapinanthus* » *yoteere*, de *yow* « au-dessus ». Quant aux *Loranthus*, plus leur présence est rare sur certains ligneux (*Diospyros mespiliformis*, *Calotropis procera*, *Piliostigma reticulatum*...) plus ils seront recherchés.

Pour aller quérir ses médicaments, le gaw dispose d'une hache particulière, fine, à soie, avec un crochet sur le talon. Elle lui sert aussi à porter son sac sur le dos. Ce sac est une métaphore du savoir du gaw.

Les gaw kanuri et mandara ont également recruté des tâcherons montagnards qui allaient, à leur demande, tailler telle écorce, déterrer telle racine. Ils composaient aussi pour leurs commanditaires des combinaisons de poudres végétales pour des fumigations, macérations et décoctions. Dans les années 1960, ces tâcherons vont se rendre indépendants de leurs mentors mandara et commercialiser pour leur compte ces poudres végétales. Parmi les montagnards, les Podokwo qui sont les plus proches des Mandara et des Kanuri s'en sont fait une spécialité en trois décennies. Ils ont commencé timidement vers 1965, puis sont devenus des colporteurs qui aujourd'hui se déplacent fort loin pour proposer leurs "médicaments" (Hoche Doulouva, 2008). D'autres ont monté des points de vente très particuliers dans le centre des villes de Maroua et de Garoua. Depuis 1980, il s'agit là de marchés permanents avec des dizaines de « présentoirs » *yonnde* sur des supports de pierres et de sable sur lesquels les médicaments s'entassent sous forme de paquets d'écorces, de poudres, dans des bocaux, des sachets. Les *Loranthus* sont proposés à la vente avec leur attache pour renseigner sur l'essentiel : leur support arboré. Certains produits sont laissés en lanières d'écorces car s'ils sont pilés, le principe actif s'évente (liber de caïlcédrat, de *Boswellia*...). Chaque comptoir s'attache un à trois ambulants, sortes de 'commerciaux' qui circulent dans la ville avec des bouteilles de macérations ou de décoctions pour les soins de la « jaunisse » *sawora*, les « vers » *gil'di*, les maux de ventre ou pour « fortifier tout le corps ». Certains produits soignent des maladies apparentées, pour les articulations, la goutte, les rhumatismes, et d'autres les états fiévreux. La potion est servie avec un verre à thé comme dosette.

<sup>26</sup> *Lekki* en fulfulde désigne les arbres et les autres phanérogames. On parle de *lekki* pour les médicaments en général, mais le pluriel *le'd'de* serait plus employé pour indiquer les produits indigènes péjorés issus de la connaissance des "noirs" locaux *anndal 'balee'be*.

Une partie d'entre eux sont passés de la commercialisation des médicaments indigènes à celle de « kapsoles », médicaments modernes venus du Nigeria et de quelques drogues comme le « Tramol ». Ils sont approvisionnés par des grossistes kanuri du Nigeria.

Les Podokwo commerçants de remèdes ont à Mora un représentant et ils se font délivrer des papiers pour se déplacer avec leurs stocks. Parmi eux, des aides de santé ont suivi une formation d'une année et acquis sinon un savoir du moins un vocabulaire. Aussi reprennent-ils non seulement les appellations peules de maladies, mais ils les doublent ou les complètent avec des termes français : « sompis » (chaude pisse), « diabe » (diabète), « tifoyi » (fièvre typhoïde)<sup>27</sup>... La demande pour cette pharmacopée est telle que, dans la région de Mora, les chefs de canton de Mémé et de Kossa ont dû interdire l'écorçage de certains arbres et l'arrachage des racines.

Aujourd'hui les Podokwo revisitent leur histoire quant à leur monopole sur les « remèdes indigènes ». Ils affirment avoir débuté ce commerce sur leurs massifs alors que la quasi totalité de leurs collectes s'effectue en plaine et que ceux qui se livrent à cette activité se dénomment Gawa, un emprunt pour être plus crédibles comme vendeurs de remèdes. Ils parlent également de *mataprama* (mélange de poudres) pris en prophylaxie... Les Podokwo n'ont pu circuler librement en plaine qu'à la fin des années 1930, époque à laquelle ils descendaient repiquer les sorghos chez les Mandara et les Kanuri. Le recrutement des jeunes collecteurs de racines et d'écorces a commencé là. Auparavant certains Podokwo ont pu fournir aux chasseurs des graines de « *Strophantus* » *yiya uniye* (lit. mil du poison) en mandara. Les Podokwo les faisaient venir du pays mafa mieux pourvu en *Strophantus*.

Les Podokwo sont ainsi devenus les premiers pourvoyeurs des mille et une poudres végétales, alors que les gaw, s'ils prescrivent encore ces mêmes traitements se tournent plutôt vers des pratiques de soins occultes.

### *Les nouveaux marchés de la santé des gaw*

Pour les maladies parfaitement répertoriées, « rhume » *ndammba*, « rougeole » *meece*, « inflammations, enflures, furoncles » *caayoori*, « maladies vénériennes » en général *nyawuuji daa'booji* et tant d'autres (A.M. Shöneberger, G. Parietti, 2001)... les médicaments empruntent des posologies traditionnelles connues et sont faiblement rétribués. La stricte pharmacopée – si toutefois elle existe – rapporte peu. Les interventions traitant de la fécondité des femmes et de l'impuissance des hommes

<sup>27</sup> Nous renvoyons pour l'ensemble de ces appellations au "Dictionnaire peul du corps et de la santé" d'H. Tourneux (2007).

rapportent nettement plus, mais c'est le marché urbain des « soins occultes » *siiri*<sup>28</sup> qui est devenu 'très porteur' pour les gaw.

### L'impossible relevé des techniques thérapeutiques et des contenus des potions des gaw

Il s'avère parfaitement vain de demander le contenu des *matapurum* tant il existe d'ingrédients et de formules. Quant à la formule de chacun, elle ne saurait être divulguée. Le *matapurum* de Garga Sadou, gaw du village de Kidjémi<sup>29</sup> par exemple, contient des poudres de racines de *Sarcocephalus esculentus*, de *Kigelia africana*, de *Balanites*, de tamarinier... Il a aussi retenu des plantes, sortes de génériques de *lekki* 'positifs' : « *Guiera senegalensis* » *geloeki*, « *Waltheria indica* », une Sterculiaceae appelée *kapappi* et *gerjewal tlikse* (lit. « le concurrent du prince » en mandara) en raison de ses multiples propriétés, et naturellement « *Piliostigma reticulatum* » *barkeehi*<sup>30</sup>. Ces plantes interviennent dans tous les rituels de bénédiction<sup>31</sup>... Mais ce sont les « guis » *yootere* qui alimentent la partie cachée du *matapurum*. On a néanmoins l'impression que chacun de ces charmes ou de ces traitements-recettes a besoin d'additifs superfétatoires car « on ne sait jamais »...

Il est tout aussi inutile de relever les formules et ingrédients concernant les envoûtements tant elles sont diverses. Pour ne donner qu'un seul exemple, il s'agit de sempiternels *Cissus*, écrasés dans la braise rouge d'un bois très dur (*Prosopis africana*, *Terminalia brownii*, caïlcédrat...) dans une marmite où l'on vient de tourner la boule. Une macération de gui est versée – ici encore réside le secret – et on fait boire le tout à celui qui se dit accablé par un « mangeur d'âme » *mistirijjo*.

Quant aux médications relatives à la fécondité des femmes, on associe un oignon de *Crinum* qui porte un plus petit accolé, des écorces du « *Ficus sur* » *rimirhi* (lit. [arbre] qui donne des fruits et les garde), dont les très

<sup>28</sup> Le *siiri* peul est, comme tout ce qui touche à la sorcellerie/magie, un terme flottant recouvrant nombre de pratiques. Le mot est un emprunt venu de l'arabe *sirr* « secret » via le kanuri. Il a ensuite été emprunté aux Peuls par les Mundang, puis le *sinri* est passé des Mundang aux Tupuri avec des contenus sans cesse changeants.

<sup>29</sup> Nous avons régulièrement travaillé avec Garga Sadou, de 1994 à 2010, sur le métier de gaw, relevé sa biographie et celle de son *jaagor 'do*.

<sup>30</sup> Le *barkeehi* porte comme blason : *dammu'do 'chuu'da layaaji* (lit. le courtaud aux multiples grigris pour signifier ses nombreux pouvoirs). Le *barkeehi* offre, en effet, nombre d'utilisations en pharmacopée, comme emplâtre, antiseptique pour les plaies. Il soigne les femmes sorties de couches... mais ses pouvoirs occultes sont tout aussi prégnants dans le registre des bénédictions, ce qui explique son nom : *barka* « chance ».

<sup>31</sup> « *Bauhinia rufescens* » *namareehi* et *shesha* en mandara intègre souvent les formules de protection et de recherche de chance, mais il appartient à ces ingrédients inavouables, sous peine de faire perdre à l'ensemble son efficacité.

nombreux sycones poussent à même les branches... Ces symboles, redondants s'il en est, sont intégrés à un ingrédient de 'bénédition' faisant appel à des racines ou à des feuilles de *Guiera senegalensis* pilés avec un « petit mil » *muuri* quasi disparu. Ce répertoire s'avère, ici encore, infini faisant apparaître ou disparaître certains éléments. L'intérêt de l'exercice est de montrer les modes d'agrégation de différents éléments d'une suite de logiques symboliques.

Il serait encore tout aussi vain de vouloir identifier un charme type qui délivre des maux du *kusel ginnaaji*. Car si le but demeure le même : refouler l'esprit de l'animal abattu, il existe d'innombrables variantes, chaque rituel de chasse apportant sa touche particulière.

Il en va de même des rituels d'ouverture de campagnes de chasse. Ils intègrent un maximum de végétaux produisant ou des épines ou du latex propre à « retenir » le gibier et toujours selon les mêmes processus analogiques. On relève « *Tribulus terrestris* » *tuppe*, « *Ziziphus mucronata* » *jaa'bi fowru* avec ses épines hétéromorphes disposées par paires, « *Acacia sp.* » *batalhi* (arbre à aiguilles)... Quant à « *Setaria verticillata* » *nyakabre* ou encore « *Mitracarpus villosus* » *nyaarnyaarnge* dont les inflorescences collent aux vêtements et aux chaussures... on les met ensemble sur de la braise pour une fumigation de tout le corps ou seulement les mains, des flèches ou des balles. Ici encore la collecte des ingrédients varie d'une année sur l'autre en fonction des indications des devins. Ces recettes vont être récupérées<sup>32</sup>, simplifiées ou complétées, en tous cas recyclées vers de nouveaux usages de soins ou de nouveaux objets de protection ou d'agression.

### Le travestissement des pratiques 'ésotériques' des gaw

Les gaw récupèrent des registres de protection concernant les représentants de la faune et les esprits de la brousse comme le *goygoy*<sup>33</sup>. Certaines maladies vont être des calques ou des prolongements de celles que conféraient ces animaux. Elles n'attaquent plus seulement les familles des gaw mais touchent désormais une plus large population : la « maladie du

<sup>32</sup> J'ai pu assister à la fabrication d'un talisman pour le « blindage » d'un grand commerçant de Maroua. C'était en tous points celui à l'usage d'un gaw. On relevait de l'écorce pilée du tronc couvert d'épines (côté ouest et côté est) d'un « *Bombax costatum* » *jooyi*. On fabrique également avec son bois léger la plupart des carquois. On a également remarqué l'utilisation de graines de « *Momordica charantia* » *habiiru*, sorte de générique des contre poisons alimentaires et aussi de la poudre de différents *Loranthus*.

<sup>33</sup> Sorte de djinn, *goygoy* est le 'gardien' des hardes d'antilopes cheval et autres grands mammifères. Il faut le circonvenir avant les campagnes de chasse. Il peut être la cause de possessions. Mais tous les cercles de gaw n'intègrent pas cette croyance si bien que le *goygoy* apparaît un peu comme un bouche trou dans le pannel des possessions.

*Céphalophe de Grimm* » *giunawal amfurde* pour l'épilepsie et aussi les hernies, la « maladie de l'oryctérope » *giunawal yeendu* ou encore « celle de l'antilope cheval » *ginnaaji kooba* à la fois pour la possession et la cécité. Les gaw soignent les yeux, la cécité étant « leur maladie professionnelle »<sup>34</sup>.

Tout l'héritage lié à son commerce avec la grande faune a préparé le gaw à développer de nouvelles thérapies à l'encontre de maladies qui ne seraient que des avatars des précédentes<sup>35</sup>.

On assiste, sous le terme de « blindage » à une récupération ici plus directe des rituels et ingrédients qui accompagnent les trois pouvoirs que le gaw cherche à maîtriser en brousse (C. Seignobos, H. Planton, 1993) :

*jusinirde* : maintenir à distance un fauve,

*yeesi* : détourner un projectile ou l'attaque d'un animal,

*buusin* : être inaudible, inodore et invisible pour le gibier.

Le support de ces pouvoirs, y compris ceux enfermés dans les talismans de cuir ou de fer<sup>36</sup> est à base de Loranthaceae. Les gaw ont fait des épiphytes leur première source médicomagique concernant leurs activités de brousse. On les retrouve dans les incisions de l'avant-bras, celui qui tient l'arc, pour la justesse du tir ; en « potion » *yaraka* pour l'acuité visuelle, en « bain lustral » *ngiiwam* ou encore en « fumigations-inhalations » *suurneere* pour attirer vers soi le gibier.

Parmi les épiphytes nous avons pu discerner *Englerima lecardii* et *Tapinanthus globiferus*. Mais pour les chasseurs, seule importe la plante hôte ; l'épiphyte est rarement différencié. L'épiphyte qui parasite et affaiblit l'arbre aspire ses pouvoirs et les concentre. Les *Loranthus* des essences à bois dur, *Gardenia erubescens*, *Anogeissus leiocarpus*, *Prosopis africana*, *Dalbergia melanoxylon*... sont aujourd'hui encore recherchés car ils vont être recyclés dans des formules de 'blindage'.

<sup>34</sup> Il s'agit de l'onchocercose contractée lors des affûts nocturnes autour des mares, exposées à des *Simuli damnosum*, particulièrement dans les plaines de la Bénoué.

<sup>35</sup> Ceci n'est pas propre aux gaw mais intéresse tous les tradithérapeutes. A son apparition le sida a été jugé comme une forme de « consommation ou d'amaigrissement » *cibowu* ou *ciwahu* dans une variante dite « maladie du sud » *nyawu fomnbina* ou le « palu de Bertoua » *pa'b bore Bertoua*. Les jeunes, au début, contractaient cette maladie lors de séjours au sud du pays. La prise en charge du sida par le gouvernement et les campagnes à son sujet ont dissuadé les tradipraticiens, gaw ou non, de revendiquer en public une posologie à son encontre.

<sup>36</sup> Les gaw sont naturellement les spécialistes des « grigris » *layaaji*. Ces talismans demanderaient à eux seuls tout un développement. Il nous a semblé que les gaw portaient une attention particulière à la nature des cordelettes concourant à maintenir le contenu des grigris. Selon leurs destinations et l'avis des devins, le choix se portera sur des cordelettes de fibres de *Triumfetta cordifolia*, *Sterculia setigera*, de cotonniers vivaces « *Gossypium arboreum* » *li'eere*...

Ce « savoir » *anndal* des chasseurs rejoint celui que les Peuls désignent par *ronnga*, recherche de protection occulte, mais qui se veut appartenir au champ du licite. Pour D. Mahmoudou (2008 : 145) « Ronnga consiste à utiliser certains versets du Coran ou certaines plantes appelées *ceemmbal* ou *gaadal* pour se protéger contre toute action agressive qu'elle soit intentionnelle ou non ; l'agresseur perdrait son esprit ou serait paralysée ». La suspicion de sorcellerie domine toute la vie sociale.

Le 'blindage' est alors une façon de contrôler son environnement tout en imaginant que dans le même espace convoité, d'autres forment pour eux-mêmes un vœu similaire. L'affrontement sera non seulement inévitable, mais il engagera une forme de surenchère. Les *gaw* ont toujours vécu dans la crainte de ces surenchères car elles se révèlent sans véritables parades tant au niveau individuel qu'à celui du groupe. Lorsqu'un conflit grave intervenait entre deux équipes de *gaw*, savoir contre savoir équivalent, aucun parti ne pouvait l'emporter. Chacun faisait alors appel à des cercles de savoirs occultes voisins comme chez les barbiers-circonciseurs ou encore auprès d'éleveurs *mbororo*, faute de quoi on s'adressait à ...des *moddibbe*.

Devant la poussée religieuse de ces dernières décennies, les connaissances ésotériques des *gaw* ne peuvent plus rester à l'écart et encore moins s'afficher en concurrentes de celles des *malloum*.

### La récente collusion des *gaw* et des *malloum*

*Gaw*, « religieux » (*malloum* et *moddibbe*) vont devoir exercer leurs 'mysticismes' sur un marché en constante progression, celui des protections occultes et du 'blindage' qui, aujourd'hui, s'adresse à une clientèle en majorité citadine. Les *gaw* font de plus en plus appel à l'« eau des tablettes coraniques » *binndi*, qui a absorbé certaines sourates ou des 'formules de tableaux ésotériques' *haatumeere* pour servir leur travail d'envoûtement ou de sortie d'envoûtement. Les *malloum* ont progressivement fait le lien entre plusieurs savoirs, celui des chasseurs, celui des forgerons et celui des éleveurs. Les pratiques coraniques vont devenir un incontournable référentiel.

S'il y a eu 're-contextualisation' des savoirs des *gaw*, elle s'est réalisée hors des sphères de la scolarisation, mais dans celles de l'islam. L'islam, même dans ses pratiques maraboutiques, devient pour les chasseurs source de légitimité. Dès lors, les *gaw* s'associent avec des *malloum* pratiquant le « travail de la main » *kuugal juungo*, sous entendu ils manipulent dans des buts non avouables des sourates du Coran. Selon les objectifs « il y a des versets qui travaillent plus que d'autres ». Certaines sourates, même au cœur de l'enseignement coranique comme celle dite *Yasin*, peuvent garantir l'efficacité d'actions protectrices ou maléfiques.

Les gaw vont alors survivre aux marges de ces savoirs, en complément du 'travail' des *moddibbe*. Les malloum ont de plus en plus l'initiative sur les gaw car les clients passent par eux, aussi ne consultent-ils les gaw que pour des compléments de médication. L'eau de lavage des planchettes n'est plus un excipient parmi d'autres, mais le mode opératoire principal, les poudres de gui, toujours considérées comme un condensé phytothérapique, deviennent secondaires. Toutefois le médicament indigène conserve selon sa provenance encore un large crédit.

En 2002, et récemment encore, les *moddibbe* « wahhabistes » *wahhabinko'en* de Maroua, depuis peu à la tête des principales mosquées de la ville ont lancé une vaste campagne anti- *gaadal* dénoncé comme pratique non scripturaire. La communauté des croyants qui disent « être nés avec ça » *be fini, be tawi* attend que l'orage religieux passe. Comment se démettre de ces médicaments indigènes hérités à travers plusieurs générations et porteurs de l'histoire familiale ? Comme le disent les *moddibbe* de Dougoy : « tant que la croyance aux mangeurs d'âmes persistera, le *gaadal* prospérera dans les cours des maisons de Maroua ».

Les gaw se voient donc à la fois concurrencés par certains villageois dans le domaine de la phytothérapie et par les religieux dans celui des pratiques occultes.

Les croyances concernant les manipulations occultes interférant dans toutes les relations sociales tant dans les sociétés musulmanes que dans les autres, la vie de chacun s'organise en fonction d'elles. Dans le domaine des soins occultes, la demande est telle que certains gaw qui ont su entretenir leur aura à travers l'image d'Epinal du chasseur sont très sollicités et se déplacent à Douala, Bangui, Libreville, Abuja. Comme bien d'autres 'sorcelleries', celle des gaw s'adapte parfaitement à "l'univers de la modernité" (P. Geschiere, 1995).

Les gaw tradipraticiens n'en aspirent pas moins à une reconnaissance officielle et certains se font même donner du « dokta » (i.e. docteur). Mais la médecine traditionnelle au Cameroun n'en finit plus depuis les années 1970 d'entrer dans la légalité et la tentative de mise en place d'un code de déontologie des tradipraticiens en 2007 peine à aboutir<sup>37</sup>.

L'administration désire pourtant un "assainissement de ce milieu complexe", mais a-t-on jamais assaini un secteur informel ? Comment classer les différents types de tradipraticiens ? en fonction de quelles méthodes de traitement ? Comment peuvent-ils être responsables des actes posés et tenir un registre de patients ?

---

<sup>37</sup> Dossier sur la médecine traditionnelle, *Cameroon Tribune*, mercredi 11 avril 2007, p. 11.

Dans la médecine traditionnelle, il n'y a jamais eu une ligne pure de phytothérapie parallèlement à une autre vouée à "l'ésotérisme et au mysticisme négatif" telle que désignée par les médias camerounais. Les tradipraticiens de leur côté et les gaw plus que les autres se montrent réticents à passer sous la tutelle de la médecine normative. Seule la nébuleuse associative serait susceptible de les accueillir.

### Références bibliographiques

- ABDOURAHAMANO A. S., Y. HAMADOU, M. ADAMOU, 1999, *La pharmacopée naturelle du Diamaré, Maroua*. 17 p. + annexes (polycop.)
- BOSOMA Sheriff, 1994, Kanuri hunters and their performing arts, *Borno Museum Society Newsletter 17/18*: 21-35.
- CHEVALIER A., 1913, *Etudes sur la flore de l'Afrique centrale française (bassins de l'Oubangui et du Chari)*. T.1, Paris, 451 p.
- CHEVALIER A., 1937, Les plantes magiques cultivées par les noirs d'Afrique et leur origine, *Journal de la société des Africanistes*, 7/1 : 93-105.
- CISSE Y., 1964, Notes sur la société des chasseurs malinké, *Journal de la société des Africanistes*, T34, fasc 2: 175-226.
- DALZIEL J.-M., 1948, *The useful plants of west tropical Africa*. London, 612 p.
- DUMAS-CHAMPION F., 1997, A propos du couple *Cissus quadrangularis/Aloe buettneri*, in Barreteau D., D. Dognin et C. von Graffenried (éds), *L'Homme et le milieu végétal dans le bassin du lac Tchad*, Orstom : 339-347.
- GESCHIERE P., 1995, *Sorcellerie et Politique en Afrique : la viande des autres*, Karthala, Paris. 303 p.
- HOCHÉ D., 2008, Un aspect particulier des migrations des populations dites Kiridi du haut Mandara : les Gawa podoko et les médicaments traditionnels, (non publié), 15 p.
- MAHMOUDOU D. et HOLTEDAHL L., 2001, La magie têtue : la persistance de l'incompréhension, *Ngaoundéré-Anthropos 6* : 63-98.
- MAHMOUDOU D., 2008, *Le pouvoir, le savoir et la richesse, les Ful'be de Ngaoundéré face au processus de modernisation*, Islamic Africa Studies II, Nagoya university, 317 p.
- MALZY P., 1954, Quelques plantes du Nord Cameroun et leurs utilisations, *JATBA T1*, n°5-6 : 148-179, n° 7-9: 317-332.
- Ministère de la culture du Mali, 2001, La chasse traditionnelle en Afrique de l'Ouest d'hier et d'aujourd'hui, *Actes du colloque international de Bamako*, 26-28 janvier 2001, 338 p.
- NICOLAISEN I., 2010, *Elusive hunters, the Haddad of Kanem and the Bahr el Ghazal*, Aarhus University Press, 522 p.
- SALASC L., 1944, Note sommaire sur deux plantes médico-magiques du Nord-Cameroun (Région de la Bénoué), *Notes africaines*, n°23: 3-4
- SCHÖNENBERGER A.-M., G. PARIETTI, 2001, *Foulfouldé médical*, Maroua-Petté. 81 p.
- SEIGNOBOS C., H. PLANTON, 1993, L'organisation traditionnelle de la chasse dans la région de la Bénoué (Nord Cameroun). De la fin du XIX<sup>e</sup> siècle aux années 1950, *Cameroon biodiversity conservation an amangement project (Garoua)* : 44-59.
- SEIGNOBOS C., S. BACHIROU, A. TEYSSIER 2000, *Le lamidat de Touroua (Nord*

- Cameroun) cadre d'un projet d'aménagement du territoire*, IRD-AFD, 181 p.
- SEIGNOBOS C., 2008, *La question mbororo, réfugiés de la RCA au Cameroun*.  
Yaoundé-Paris, SCAC/HCR, 150 p.
- TOURNEUX H., 2007, *Dictionnaire peul du corps et de la santé (Diamaré, Cameroun)*, Karthala/OIF, 613 p.

Seignobos Christian (2011)

Les gaw du Cameroun : des chasseurs tradipraticiens

Journal des Africanistes, 81 (1), 35-59

ISBN 978-2-9098948-36-3